

Sources et méthodes en histoire des sciences du vivant et de la santé (Moyen Âge, début de l'époque moderne)

Laetitia Loviconi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/7318>

DOI : 10.4000/11t4l

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2024

Pagination : 402-408

ISSN : 0292-0980

Référence électronique

Laetitia Loviconi, « Sources et méthodes en histoire des sciences du vivant et de la santé (Moyen Âge, début de l'époque moderne) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 155 | 2024, mis en ligne le 13 juin 2024, consulté le 23 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/7318> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t4l>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

SOURCES ET MÉTHODES EN HISTOIRE DES SCIENCES DU VIVANT ET DE LA SANTÉ (MOYEN ÂGE, DÉBUT DE L'ÉPOQUE MODERNE)

Maître de conférences : M^{me} Laetitia LOVICONI

Programme de l'année 2022- 2023 : I. *Appétit, attraction et désir dans la physiologie et la pathologie médiévales*. — II. *Les mouvements corporels : théories et controverses (XIII^e-XVII^e siècle)*.

I. *Appétit, attraction et désir dans la physiologie et la pathologie médiévales*

Au premier semestre, nous avons terminé notre étude entamée en 2021-2022 portant sur le thème : « Appétit, attraction et désir dans la physiologie et la pathologie médiévales » en nous basant sur le même *corpus* d'œuvres médicales à la fois théoriques et pratiques, rédigées entre le XIII^e et le XV^e siècle, incluant notamment : les commentaires au *Tegni* de Taddeo Alderotti et de Pietro Torrigiano, les commentaires au livre IX de l'*Almanson* de Jean de Tournemire et de Giovanni Matteo Ferrari de Gradi, plusieurs commentaires au *Canon medicarum* d'Avicenne (commentaire de Jacques de Forli à la fin I du livre I ; commentaires de Gentile da Foligno et de Jacques Despars aux livres I et III) ; les *practicae* de Gilbert l'Anglais, Bernard de Gordon, Valesco de Tarente, Nicolo Falcucci, Antonio Guaineri et Michel Savonarole. Nous y avons adjoint quelques textes médicaux médiévaux traitant de l'amour héroïque.

Au premier semestre de l'année 2021-2022, nous avons examiné les points suivants : la terminologie et les acceptions du terme *appetitus*, la diversité des appétits, les sous-jacents théoriques généraux concernant les appétits pour la nourriture et la boisson, la différence éventuelle entre vertu attractive et vertu appétitive, puis certains aspects spécifiques concernant l'appétit de l'estomac : vertus, humidités et qualités premières impliquées, causes matérielle et finale, statut ambigu de la faim, entre nature et maladie. Les bases physiologiques de l'appétit tourné vers la nourriture et la boisson ayant ainsi été établies, nous avons recherché quelles ont été les théories mobilisées dans notre *corpus* pour rendre compte des appétits ou faims amoindris, détruits, accrus ou corrompus (appétit canin, *bulismus*, *citta*, *pica*). Outre la diversité des causes tant externes (climat, nature des aliments et des boissons) qu'individuelles (âge, sexe, état de grossesse, état de santé) susceptibles d'engendrer des perturbations de ces appétits, nous avons pu montrer la variabilité et l'évolution touchant la nosologie de telles affections, notamment pour l'appétit canin et la boulimie. Nombre des atteintes de l'appétit pour la nourriture et la boisson sont considérées comme pouvant être soit des maladies en elles-mêmes, soit des accidents. Tel est le cas de soifs pathologiques consécutives à certaines fièvres ou à des maladies, comme la soif accrue dans le cas du diabète ou la soif réduite associée à l'aversion pour l'eau dans la rage.

Dans un second temps, nous avons consacré plusieurs séances aux appétits sexuels physiologique et pathologique en envisageant tout d'abord certaines sources des auteurs médiévaux. D'une part, Galien a évoqué trois causes principales du désir sexuel dans ses écrits : l'abondance ou la qualité du sperme, la complexion des testicules, la recherche du

plaisir notamment liée à la sensibilité des parties sexuelles, mais il a également associé le désir sexuel au désir dont le principe est hépatique, à savoir l'*epithumon*. Dans le *Canon medicinae*, Avicenne a lui aussi signalé un lien entre complexion des testicules et désir sexuel, et a mentionné le lien entre désir et érection. En effet, il explique cette dernière par des facteurs multiples : l'arrivée à la verge d'une faculté d'érection et d'une ventosité portée par un *spiritus* désidératif issu du cœur, la sensibilité issue du cerveau et de la moelle épinière, le désir et le sang issus du foie, parfois un désir naturel issu des reins, les « méditations » ou imaginations sexuelles. Avicenne a également discuté des critères du désir sexuel sain, en fonction de la cause en jeu, de la diversité du désir sexuel en fonction du sexe et de la région de l'individu, des contextes dans lesquels il conviendrait de traiter un fort désir sexuel. Certaines de ces conceptions sont présentes dans d'autres œuvres issues de la médecine arabe telles que le *Viaticum* et le *De coitu* qui mentionnent le rôle du foie dans le désir ou l'appétit sexuel ainsi que l'influence des caractéristiques des testicules, ou le *Pantegni* dans lequel est souligné le lien entre sensibilité, plaisir et désir. De plus, en faisant naître l'appétit sexuel de cogitations imaginatives, le *De coitu* suggère, comme le *Canon*, une implication du cerveau. Les auteurs médiévaux de l'Occident latin intégrés dans notre *corpus* accordent eux aussi une place significative à la question des principes du désir sexuel. Foie, reins, cœur et cerveau sont souvent conjointement évoqués avec des degrés et des modalités d'implication variable. Si toutes ces parties corporelles contribuent à la manifestation physiologique du désir qu'est l'érection, certaines interviennent en fournissant une matière ou une qualité (ventosité, humidité, sang, chaleur), d'autres en déclenchant le désir ou en fournissant l'instrument de ce désir sous forme de *spiritus* désidératif (dont l'action n'est pas toujours explicitée : effet tenseur et/ou effet par sa chaleur?). Le lien entre sensibilité des parties sexuelles, plaisir et désir est repris dans les développements médicaux médiévaux et donnent l'occasion à certains auteurs, comme Niccolò Falucchi, d'en préciser l'intérêt pour la perpétuation des espèces, mais également les « inconvénients » : risque de désir excessif menant à une forme de « furie », bestialité. À cette occasion, la question du « désir sain » est parfois abordée et le désir sexuel est distingué dans ses fondements de la volonté entendue en un sens strict, à savoir dans sa connexion avec l'intellect et la raison, proprement humains. Au niveau de la pathologie plus précisément circonscrite, la médecine médiévale distingue généralement le priapisme comme érection sans désir, mais évoque également des désirs sexuels forts, parmi lesquels seuls semblent pathologiques ceux qui ne sont pas liés à une abondance de semence et qui affaiblissent l'individu. Il est également question de désir pathologique dans l'*(h)ereos*, ou amour héroïque. Dans les manuscrits du *Viaticum*, l'orthographe de cet amour porte déjà les traces d'une possible interprétation de cette maladie comme désir sexuel excessif : en effet si certains manuscrits portent *hereos*, en lien avec une possible étymologie reflétant la manifestation de cet amour chez de grands personnages, d'autres portent *ereos*, et, de ce fait, véhiculent davantage l'idée d'un amour pathologique placé sous le signe d'Éros et des plaisirs charnels. Dans le *Viaticum*, cet amour est présenté comme une maladie liée au cerveau, caractérisée par un grand désir, une grande concupiscence et l'affliction des pensées, ainsi que comme forme extrême de plaisir. Si sont évoqués des aspects à la fois psychologiques et matériels ou corporels, ce sont ces derniers qui paraissent prédominer chez des auteurs tels que par exemple Petrus Hispanus qui, dans ses *Questiones super Viaticum*, fait de cet amour une maladie des

testicules quoiqu'il souligne qu'est en jeu la vertu estimative dont le siège est cérébral. Même si certains auteurs considèrent que l'amour héroïque tient son appellation d'*heroos* et non d'*ereos*, l'excès de désir ou plutôt l'inadéquation de l'ampleur du désir à son objet est fréquemment évoquée. Elle est considérée comme conséquence d'une altération du jugement élaboré par la vertu estimative quant à son objet qui, en réalité, n'est pas ou est moins parfait et désirable qu'elle ne le juge. De plus, Arnaud de Villeneuve, dans son *De amore heroico*, mentionne l'attente du plaisir associé à ce désir excessif et le rôle du souvenir dans l'apparition et le maintien de la maladie. Le désir possède ainsi un double statut dans l'amour héroïque : cause principale ou cause adjuvante à côté de l'image de beauté, et conséquence de la corruption de la vertu estimative.

II. Les mouvements corporels : théories et controverses (XIII^e-XVII^e siècle)

Le second semestre a été consacré à un thème dont l'examen a débuté en 2019-2020, à savoir la question des cadres explicatifs mobilisés pour rendre compte des mouvements locaux organiques et corporels.

Nous avons principalement examiné le mouvement dit de locomotion ou de progression au cours duquel l'animal est mû tout entier d'un lieu vers un autre lieu. Il s'est agi cette année d'examiner les conceptions relatives à ce mouvement dans des œuvres de philosophie naturelle rédigées dans la seconde moitié du xv^e siècle et la première moitié du xvi^e siècle par les auteurs suivants : Niccolò Tignosi (1402-1474), Niccolò Leonico Tomeo (1456-1531), Giovanni Crisostomo Javelli (1470-1538), Agostino Nifo (ca 1469-1538), Lodovico Boccadiferro (ca 1482-1545), Philipp Melanchton (Schwartzert) [1497-1560].

En se basant sur des sources déjà mobilisées par des auteurs médiévaux, mais également sur des œuvres suscitant un intérêt nouveau ou renouvelé (dont celles de Michel d'Éphèse, Alexandre d'Aphrodise, Thémistius, Philopon), ces auteurs développent des réflexions notables sur les sujets suivants :

1. Les modalités par lesquelles l'âme est engagée dans les mouvements corporels. — Plusieurs auteurs, dont Leonico Tomeo, soulignent que c'est « au moyen de l'âme » que l'animal est mû, non « par l'âme », conformément à la doctrine aristotélicienne qui fait de l'âme la forme et l'entéléchie du corps instrumenté et qui pense l'âme avec le corps comme un composé, et considère impropre l'image d'inspiration platonicienne qui rend le rôle moteur de l'âme par l'image d'un char (corps) tiré par des chevaux (âme). Boccadiferro souligne quant à lui que le rôle éminent de l'âme dans le mouvement de progression n'en garantit pas le caractère strictement autonome : en effet, l'âme est principe de mouvement en puissance et elle ne devient motrice en acte que par le biais de la saisie d'un objet externe et de l'appétit développé après saisie.

2. La distinction entre différentes catégories de *phantasia*, en fonction des animaux considérés, allant de pair avec différents degrés de perfection dans les mouvements corporels. — Chez Tignosi, il s'agit des *phantasia sensibilia* et *phantasia rationalis*, d'une part ; des *phantasia* indéterminée, *phantasia* déterminée sensible, *phantasia* déterminée rationnelle, d'autre part. Pour Nifo, chaque espèce animale possède l'une des *phantasiae* suivantes : sensitive imparfaite confuse et indocile, sensitive parfaite déterminée et indocile ou docile, délibérative. Javelli discute également des différentes *phantasiae* mais

ne lui donne pas le rôle de jugement que certains lui reconnaissent : ce jugement serait l'action propre de la faculté estimative chez les bêtes, de la cogitation chez l'homme : la première connaît par instinct naturel sans processus discursif ce qui confère une forme de naturalité au processus de mouvement de locomotion chez les bêtes. Alors même que les sens sont supposés être au repos lors du sommeil, des mouvements de locomotion peuvent également survenir durant cette période : ils sont imputés à des perturbations variables selon les auteurs. Certains dont Nifo, y voient la manifestation d'une *phantasia* désordonnée, tandis que d'autres évoquent le rôle de la mémoire dans la rétrocession d'images d'objets appétitifs, le caractère imparfait de la ligature des sens, une chaleur désordonnée, l'apport accru de chaleur ou de sang dans une partie corporelle.

3. La distinction entre différentes acceptions des termes *ratio*, intellect, intellect pratique, qui constituent des principes incorporels des mouvements corporels, ainsi que des discussions sur la pertinence de ces acceptions. — Tandis que Jean de Jandun aurait désigné par « intellect pratique » toute puissance judicative, Tignosi considère qu'il est abusif de dire que les animaux sont mus par l'intellect ou la raison : ils le seraient seulement par instinct. La mention d'intellect ou de raison serait néanmoins moins criticable pour les animaux à *phantasia* parfaite, sorte d'intellection, car une telle *phantasia* meut en absence de l'objet d'appétit. La pertinence relative du terme « irrationnel » pour désigner les bases du mouvement des animaux autres que l'homme est également remise en question : lui est parfois préféré le terme « arationnel ». De façon semblable, l'application du terme « volonté » à l'ensemble des animaux pour désigner l'appétit par lequel ils sont mus par progression fait débat (Tignosi, Javelli, Nifo).

4. L'examen des catégories d'appétit ou facultés appétitives, considérées comme principe incorporel proximal du mouvement de progression. — Comme Michel d'Éphèse, Leonico Tomeo d'une part distingue l'appétit et la volonté, puissances pratiques et actives, de l'intellect, du *mens*, de la *phantasia*, puissances théoriques et contemplatives, d'autre part considère la puissance appétitive ou impulsante dite *orektikon*, comme étant au service de la puissance motrice des muscles dite puissance neurospathique. Javelli considère quant à lui que l'on peut distinguer l'appétit naturel qui suit une forme (préalablement) imprimée dans la nature, qui est donc orienté vers sa propre nature, de l'appétit sensible qui incline à la suite d'une impression issue d'un objet extrinsèque. Cet appétit sensible est, comme la *phantasia*, susceptible de différents degrés de perfection : selon Nifo, les animaux dotés de *phantasia* confuse ont également un appétit confus, d'où s'ensuit une motricité limitée ou imparfaite. La volonté est le plus souvent considérée comme appétit propre à l'homme et lié à la possession d'une raison proprement dite. La volonté, en tant que cette dernière est inorganique, ne peut seule mouvoir le corps selon Boccardiferro : un tel mouvement du tout requerrait appétit sensitif et volonté. Cependant, chez l'homme, la concupiscence peut aller à l'encontre des déterminations de la volonté par la raison, en particulier dans le cas de certains mouvements du cœur et des parties génitales. Les discussions portant sur la volonté mènent parfois à questionner la liberté des actes et mouvements humains. Javelli sépare nettement la volonté d'autres appétits et tend à rapprocher la volonté du libre arbitre, tous deux reliés à la raison entendue *stricto sensu*. En revanche, Nifo voit dans la volonté l'équivalent de la *boulesis* mais tient compte des interrogations ayant trait à la liberté relative de la volonté : actualisée par l'intellect, sa liberté repose dans le choix. À cet égard, la volonté en nous relève d'une

liberté de contradiction, non d'une liberté d'indifférence. Pour Boccadiferro, il existe chez l'homme un processus délibératif de l'intellect, mais également un processus délibératif des sens internes, qui présentent eux aussi une liberté quoiqu'imparfaite. Ainsi, la liberté est diverse et elle n'est ni spécifique ni systématique ni intégrale dans le cas des mouvements dits volontaires pour la plupart des auteurs. On trouve enfin ici le questionnement du mouvement local des plantes, en lien avec la reconnaissance éventuelle chez elles d'un désir tourné vers des objets extérieurs, à l'encontre de la perspective aristotélicienne (par exemple chez Tignosi et Nifo).

5. Des réflexions sur les catégories de mouvements, en lien avec les distinctions d'appétits susmentionnées et mobilisant des soubassements de philosophie naturelle mais aussi d'éthique. — Certaines classifications du mouvement s'appuient sur le degré de « perfection » de la faculté judicative engageant le mouvement : ainsi Javelli distingue mouvement naturel, mouvement animal avec *phantasia* imparfaite sans volonté, mouvement animal avec *phantasia* parfaite sans volonté, mouvement animal avec *phantasia* parfaite et volonté. Par ailleurs, il associe les actions de la sphère végétative à l'action d'organes corporels et de qualités premières corporelles, les actions de la sphère sensitive à des qualités premières incorporelles en tant que leur support correspond à des *species* ou images des objets. Melanchthon expose plutôt une distinction du mouvement naturel et du mouvement volontaire, en considérant que le premier n'est ni suscité ni arrêté par l'imagination, car il a forcément lieu en présence de son objet et en absence d'obstacle éprouvé par la nature. Au contraire, le volontaire est défini par son initiation par l'imagination ou le choix, et par ses instruments corporels (nerfs, muscles, tendons).

Outre la différenciation faite entre mouvements naturel et volontaire, les discussions portent sur la distinction entre mouvements volontaire, involontaire et non volontaire. Celle-ci s'avère complexe et il est difficile de dégager un consensus à cet égard. Cette distinction varie d'un auteur à l'autre en fonction de la différence effectuée entre appétit sensible et appétit intellectif, de la prise en compte ou non du libre arbitre comme critère, de la localisation de la cause et du principe de mouvement (intrinsèque, extrinsèque), de la notion d'assentiment. Enfin, Melanchthon expose une conception singulière en distinguant les mouvements locomoteurs despotiques des mouvements locomoteurs politiques. En cas de despotisme, les personnes « inférieures » obéissent, contraintes dans un cadre répressif. Chez l'individu, ce gouvernement correspond au cas où la puissance motrice est contrainte par le *mens* et la volonté, siégeant au cerveau, par l'intermédiaire des nerfs qui lui obéissent, contrainte exercée y compris contre les affections siégeant dans le cœur. En cas de gouvernement du peuple dit politique, les citoyens sont fléchis par persuasion, mus par l'explicitation du bien ou du mal qui résulterait de telle ou telle action. De même, en l'homme, le fonctionnement est politique si les membres extérieurs sont mus par la puissance motrice selon un mouvement pour lequel existe un accord du cœur avec une raison droite et une volonté honnête. Dans tous les cas, la volonté est la puissance appétante la plus haute et ordonne directement à la puissance locomotrice. La liberté de la volonté est cependant relative : si un objet donne lieu à un antagonisme entre raison et appétit concupiscible, la volonté quoiqu'informée par la raison du caractère éventuellement honteux d'un acte peut ordonner à la puissance locomotrice de l'exécuter si elle a été « enflammée » par un appétit concupiscible.

6. Les principes corporels des mouvements corporels. — Tandis que Melanchthon accorde un rôle fondamental au cerveau, la plupart des auteurs adoptent l'idée d'un principe cardiaque des mouvements de progression (Tignosi, Tomeo, Boccadiferro). Néanmoins, même parmi les cardiocentristes, un rôle instrumental notable peut être attribué au cerveau, par exemple par Nifo qui le considère comme sujet et instrument des sens internes et comme lieu initial d'agrégation des *species* ou images des objets. Pourtant c'est le cœur qui est présenté comme le principe et premier agent des sens internes, l'organe de tous les jugements, le lieu destiné à accueillir *in fine* les *species*, ainsi que le principe éloigné du mouvement, le *spiritus* issu du cœur constituant quant à lui le principe proximal. Dans le cadre de sa théorie du double gouvernement moteur du corps, despotique ou politique, Melanchthon exclut le foie comme principe d'un appétit (concupiscence) mais accorde un rôle éminent au cerveau et au cœur : le cerveau est le siège de la raison et du *mens* (cogitation en lien avec les sens, intellect des nombres et ordres, ratiocination, jugement/opinion, mémoire, liberté de choix, distinction de l'honnête et du honteux), le cœur est le siège de l'appétit concupiscible et des affections (inclinaisons par nature, sans délibération, cogitation indépendante des sens).

7. Les instruments des mouvements corporels. — Sont principalement mentionnés les nerfs, les muscles et les *spiritus* qui semblent agir par le biais de la chaleur innée qu'il véhicule, chaleur innée qui peut mouvoir et non pas seulement altérer, contrairement à la chaleur « physique » (Tomeo). Cependant, les partisans du cardiocentrisme prennent parfois leur distance avec les théories aristotéliennes de certains mouvements et notamment celles du pouls et de la respiration (Nifo, Boccadiferro). Les modalités d'intervention des *spiritus* et de la chaleur suscitent d'abondants développements de la part de certains auteurs, comme Boccadiferro. D'après ce dernier, si les images ou *species* issues de l'imagination ou de l'intellect peuvent contribuer à la mise en mouvement du corps, elles ne sont pas suffisantes et ne la permettent qu'à condition que se fasse une altération corporelle par la chaleur issue du cœur et diffusée grâce aux mouvements cardiaques. Les images ou simulacres des objets mobilisent l'appétit à l'origine de mouvements centrifuges ou centripètes de chaleur et de *spiritus*. À la suite de l'opinion avancée par Averroès, Boccadiferro affirme que la fatigabilité d'un mouvement est signe de l'implication de la vertu animale, non de la vertu naturelle, car elle est causée par la dissipation de l'instrument de cette vertu. C'est le *spiritus* qui serait cet instrument ultime du mouvement qualifié de volontaire, dissipé dans les mouvements de la vertu animale. Les auteurs ne paraissent pas reconnaître différentes catégories essentielles de *spiritus*, exception faite de Melanchthon qui distingue un *spiritus* vital né dans le cœur, d'un *spiritus* rendu tempéré et plus « lumineux » dans le cerveau puis véhiculé dans les nerfs afin d'assurer les mouvements. De plus, alors que les nerfs sont toujours mentionnés comme véhicule de *spiritus*, leur origine postulée dépend du modèle cardio-ou cérébrocentrique adopté. Leur effet sur les parties à mouvoir est souvent mentionné comme une conséquence de la chaleur qu'ils apportent aux parties corporelles, sans nul doute via le *spiritus* qualifié d'instrument proximal du mouvement volontaire. Melanchthon expose toutefois un processus original : les nerfs, « mus » en raison de la vibration du cerveau lui-même, subissant dilatation et constriction lors d'une connaissance judiciaire, transmettent le *spiritus* cérébral jusqu'aux muscles qui, vibrant également, sont mus grâce à la nature de leur chair et leurs fibres, se dilatent et se contractent, ce qui permet

la traction des tendons et *in fine* le mouvement des membres externes qui leur sont liés. Les tendons (considérés à tort, en suivant l'enseignement galénique, comme composés de nerfs et de ligaments) sont ainsi instruments immédiats du mouvement volontaire, les muscles instruments médiats. Tandis que peu de place est généralement accordée à l'anatomie dans ces ouvrages de philosophie naturelle de notre *corpus*, Melanchthon se singularise donc par son choix d'intégrer des données anatomiques substantielles y compris en ce qui concerne les soubassements anatomiques des parties corporelles mues. Outre les détails susmentionnés, il évoque plusieurs catégories de fibres (filaments très fins et vigoureux) : les fibres des nerfs et celles associées aux muscles mises en jeu dans les mouvements volontaires; les fibres de nature nerveuse qui assurent les phénomènes d'attraction (fibres droites) et d'expulsion (fibres transverses) naturelles dans des parties telles qu'estomac, vessie, intestins, artères; les fibres étroitement entremêlées et insérées dans la chair particulière du cœur qui ne sont pas de nature nerveuse et n'ont pas de disposition spécifique.